

# Lou et Apollinaire, la chair et la guerre

En 1914, ils se sont aimés follement, violemment. Ce que décrivent magnifiquement les lettres effrénées de cette muse savante à Guillaume, mort il y a cent ans.

Par Pierre Michon Publié le 07 novembre 2018 à 16h00 - Mis à jour le 10 novembre 2018 à 06h36



Photographie colorisée de Louise de Coligny-Châtillon, dite Lou (1881-1963), en 1914. ADOC-PHOTOS / BF

***Lettres à Guillaume Apollinaire, de Louise de Coligny-Châtillon, Gallimard, édition établie, présentée et annotée par Pierre Caizergues, 128 p., 12 €***

Ce petit livre est un trésor. Les lettres de Lou. Celles d'Apollinaire à Lou sont connues depuis longtemps (1969). Pas celles de Lou. Geneviève Marguerite Marie-Louise de Pillot de Coligny-Châtillon. Descendante en ligne directe de l'amiral de Coligny, massacré aux

premiers instants de la Saint-Barthélemy. Comme enveloppée du sang de l'amiral. Elle est très belle, l'œil de feu, le sourire entier. Elle a 33 ans, l'âge de l'amour et de l'usage efficace du corps.

Et Guillaume ? L'homme le plus aimable du monde. Grand, fort, lourd, vif, donnant et se donnant à tous, avide de donner et de prendre. « *J'ai l'air de Mars quand il attend Vénus* », dit-il de lui en uniforme.

Il trouve Vénus. L'aventure est brève. En décembre 1914, ils se voient à Nîmes, où Guillaume est élève artilleur au 38<sup>e</sup> régiment d'artillerie de campagne et se prépare à monter au front ; c'est un ogre, un soldat, et un poète. Elle, sans ressources comme souvent, est hébergée par des amis titrés ; c'est une splendeur, une élégante, une lettrée. La liaison est immédiate, fulgurante, le désir et le plaisir en phase totale, les fantasmes emboîtés, l'assouvissement inouï – dans des hôtels, à Menton, à Grasse, à Nîmes, le Midi, le soleil, le souvenir des légions de Rome. Le 28 mars 1915, dans une de ces chambres, quelque chose se passe entre eux que nous ne connaissons pas ; peut-être une défaillance sexuelle d'Apollinaire. Il faut dire aussi que celui-ci avait dès janvier rencontré une certaine Madeleine, qu'il serrait de près. Lou aussi a des aventures. Leur amour est fini, mais dans leurs lettres, toute l'année 1915, ils font comme s'il ne l'était pas. Puis ils se taisent.

**Lire aussi :** [Appolinaire, le guerrier amoureux](#)

Lou, à nos yeux – nos yeux de lecteurs d'Apollinaire –, c'est la chair. La guerre aussi ; pas celle des sexes. Ces deux-là aiment à la folie l'autre sexe dans son étrangeté. Non, la vraie, la tueuse, qui n'est encore en 1915 qu'une guerre de campagne classique, avant l'embourbement atroce des tranchées.

Ils dansent comme un couple de dieux sur les ravages de la guerre, s'envolent, comme les calligrammes d'Apollinaire qui souvent déploient de grandes ailes, tout en parlant de canons, de tuerie. Ce mélange de joie et de bellicisme, qui a été si souvent reproché à Apollinaire, nous échappe un peu. En cent ans l'humanité a beaucoup changé. Tout cela est comme d'un autre temps, aussi vieux que les exploits de l'*Illiade*.

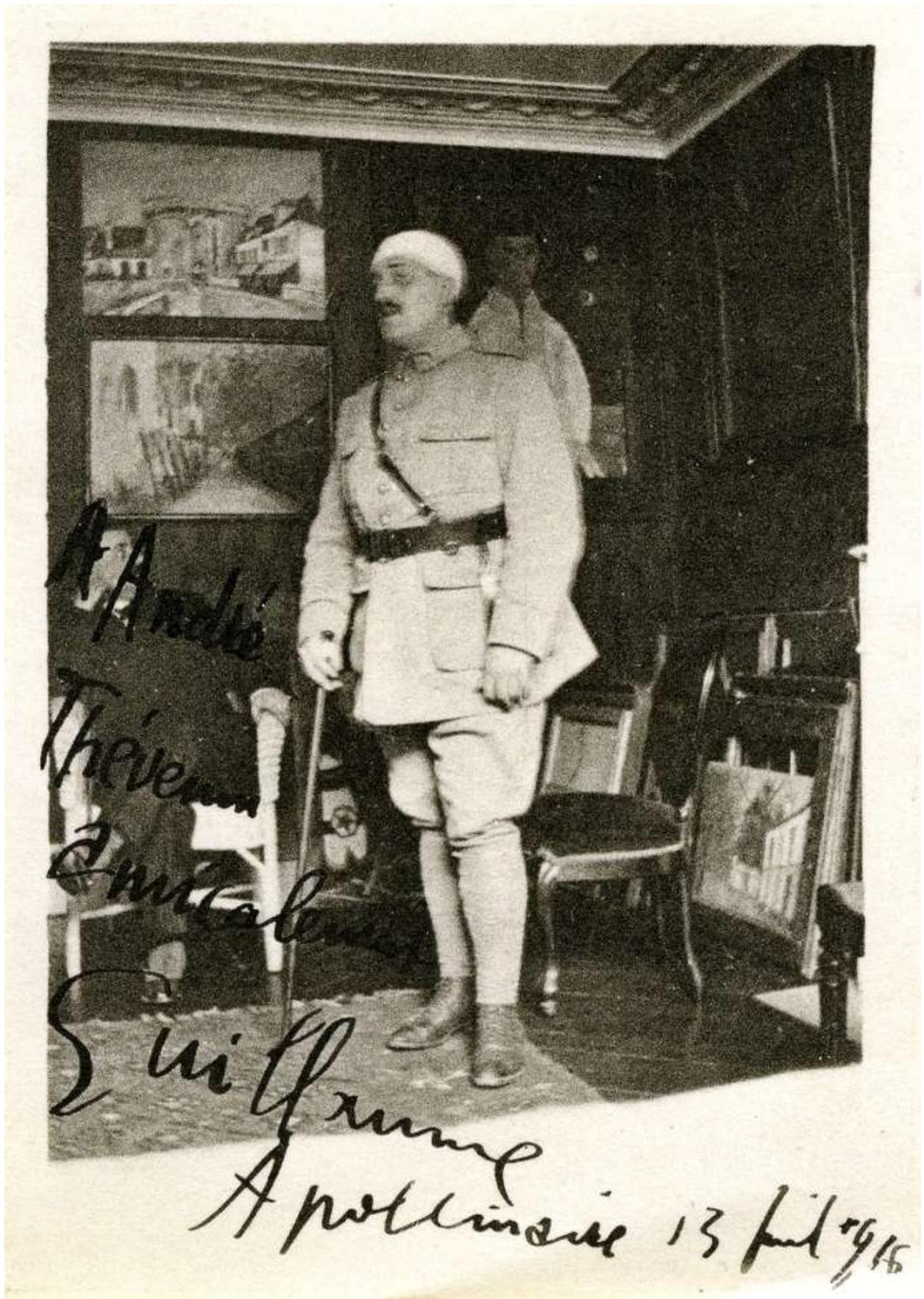
*O guerre*

Multiplication de l'amour

Mais soyons clairs, ce qui nous intéresse ce sont leurs ébats.

Ils ont des pratiques violentes. Pour elle comme pour lui le monde est un jeu, un jeu extraordinairement sérieux – en amour aussi, qui est le comble de ce que nous donne le monde ; et parmi les pratiques possibles dans l'amour, le sadomasochisme est ce qui joue le jeu à fond. Lou et Guillaume nous disent ceci : c'est un jeu, mais c'est sérieux, ces « *noirs enchantements* » ; c'est un jeu d'enfants, dont on tire un plaisir que ne connaîtront pas les adultes qui « *font l'amour* » ; un jeu où on mime la guerre pour la faire exploser d'émoi dans le corps.

Un jeu qui désamorce en la ritualisant la guerre des sexes.



A. Apollinaire  
Théâtre  
à Marseille

Guillaume  
Apollinaire 13 Jul 1916

Guillaume Apollinaire (1880-1918), le 13 juillet 1916. JEAN VIGNE / KHARBINE-TAPABOR

La fouetter est son objet constant. Et la prendre de toutes les manières. L'objet de Lou est d'être fouettée et prise.

Elle sait le dire et l'écrire de manière encore plus pornographique s'il se peut que celle de Guillaume. Elle veut, elle le dit, « *jouir à mourir sous la schlague* ».

La lettre du 2 février 1915, où elle a du plaisir dans le train par son seul regard rivé à celui d'un officier anglais, est un chef-d'œuvre.

Et la souffrance, le revers de l'amour ?

Difficile de savoir si Guillaume a souffert vraiment par Lou. J'incline à penser que oui, sans doute – mais de sa souffrance il a toujours fait un plaisir littéraire. Mal aimé, peut-être, mais écrivant *La Chanson du mal-aimé*. Et pour Lou, d'autres poèmes.

Son ami André Rouveyre dit : « *Il était en toutes choses de l'esprit et des sens un grand magicien du plaisir. C'était un réel bienfait, ne fût-ce que de le voir.* » Un magicien du plaisir sait souffrir.

Lou est morte dans les années 1960. Je crois qu'elle souffrit par Guillaume.

On aurait aimé la rencontrer. Volontaire mais tendre, libre en tout, effrénée, une intelligence aiguë, une bonté vraie, comme celle de Guillaume. Une vivante.

Et une écriture spontanée, mais savante. Le sens de l'épique pour anoblir la mélancolie. Lisez sa longue lettre du 14 septembre 1915, tout y est : la forêt, la pluie, le canon « *qui tape* », l'ivresse de la marche, des cavaliers en armes au galop dans la boue, toute une tristesse rythmée. On dirait une scène de film :

« (...) *comme j'aime beaucoup la forêt sous la pluie, je me suis enveloppée dans un caoutchouc, j'ai mis un chapeau de toile cirée, et je suis partie en m'en fichant. J'ai fait une randonnée épatante, le canon tapait ferme, ça faisait un tapage infernal, et j'avais l'impression d'un irréel extraordinaire. Puis je suis rentrée dans ma pauvre petite chambre où je t'écris en fumant et en rêvant, des cavaliers passent ventre à terre sous la pluie, c'est triste ! triste ! (...)* »

Lire aussi [Les lettres d'amour ont plus qu'une valeur sentimentale](#)

Lire un extrait sur le site des éditions [Gallimard](#).

Signalons aussi, sur le même sujet, *Dans les pas de Guillaume Apollinaire*, de Marion Augustin, Gründ, 240 p., 29,95 €

et *Les Peintres cubistes*, de Guillaume Apollinaire, Bartillat, 116 p., 10 €

[https://www.lemonde.fr/livres/article/2018/11/07/lou-et-apollinaire-la-chair-et-la-guerre\\_5380210\\_3260.html](https://www.lemonde.fr/livres/article/2018/11/07/lou-et-apollinaire-la-chair-et-la-guerre_5380210_3260.html)